

FRANÇOISE GIROUD

fait le point et classe les

FEMMES D'AUJOURD' HUI

en 3 catégories :

les conformistes,
les inquiètes
et les indépendantes

On dit « les femmes », comme on dit les bicyclettes, les chiens, les briquets...

Personne ne songerait à mettre une bicyclette sur son piano ou un briquet dans sa baignoire. Ce sont des objets dont la place et l'utilisation sont bien déterminées.

En fait, nous avons l'habitude de considérer les femmes, plus ou moins convaincues, plus ou moins précieuses, dont la mécanique est plus ou moins subtile et amusante à démonter... Mais toujours comme des objets qui font partie de l'univers des hommes, et qui sont destinés à rendre quelques services précis : mère, épouse, maîtresse, épouse, mère...

Quand on parle d'un homme, on dit : c'est le médecin, c'est le plombier, c'est le ministre de la Guerre... c'est la femme du plombier, c'est la mère du médecin, c'est la maîtresse du ministre. Mais voilà que ces dernières années ces femmes-objets sont devenues turbulentes, exigeantes, encombrantes...

Elles parlent, elles écrivent, elles soignent, elles plaignent, elles dirigent, elles font des conférences...

Alors il a bien fallu, n'importe pas, reconsidérer la situation et se demander : voyons, voyons, quel est exactement le rôle des femmes ? Mais ne vous y trompez pas. Il n'y a pas un homme sur cent pour qui les femmes ne demeurent pas, fondamentalement, des objets. On essaye seulement de les manipuler avec plus de précautions. Comme on ferait de cartouches de dynamite... En se disant : attention... J'aggr... explosion possible.

Aussi longtemps que les femmes ont été féministes, le danger ne semblait pas bien grand. Et surtout la parade était facile, et les hommes l'ont tout de suite trouvée.

Ils ont persuadé les femmes et la société que pour avoir le désir même vague d'échapper à sa condition d'objet, il était nécessaire d'être laide.

Vous vous souvenez de la réplique célèbre de Sir Winston Churchill. Une suffragette avertie lui disait : Ah ! si vous étiez mon mari, vous répondez : « Et si vous étiez ma femme, madame, j'aurais bu ce café ».

Aujourd'hui, certes, il y a encore quelques féministes. Des dames très bruyantes qui réclament des droits, qui revendiquent des libertés, qui font de solennelles déclarations d'indépendance... Je ne les crois pas très dangereuses.

Les femmes menaçantes aujourd'hui pour la structure de la société occidentale, ce sont les femmes qui ne demandent rien, qui ne réclament rien, et qui prennent.

LE LANGAGE DES CHIFFRES

Je vais vous citer un chiffre qui me paraît très significatif. Il y a aujourd'hui en France, dans les professions libérales, 86 femmes pour 100 hommes.

Et ne croyez pas que ce soit là une progression normale... Je veux dire une progression qui serait liée à l'augmentation du nombre de femmes poursuivant des obligations de gagner leur vie.

Aujourd'hui, qu'en 1905. Et il y a à peine 25 ouvrières pour 100 ouvriers.

Cela signifie bien que l'envahissement des professions libérales par

les femmes correspond à une sorte de mainmise sur ce qu'on pourrait appeler les métiers nobles, les métiers de ceux qui font la destinée des nations, qui donnent à un pays son visage, son impulsion...

Et c'est là plus qu'une promotion. C'est une révolution, une révolution lente, mais irréversible qui est en train d'ébranler non seulement les structures de notre société mais toutes les relations entre hommes et femmes.

Il n'y a pas la possibilité de feuilleter le Larousse du XIX^e siècle... Un gros dictionnaire.

A l'article « Femme », on lit en particulier ceci : « Dans la société moderne la femme jouit d'une liberté excessive. »

Et encore ceci : « Sa constitution corporelle se rapproche de celle de l'enfant. C'est pourquoi elle est comme celui-ci d'une sensibilité très vive, se laissant facilement impressionner par les divers sentiments de joie, de douleur, de crainte... Et comme ces impressions agissent sur l'imagination, elle est sujette à des idées qui ne sont pas toujours conformes au raisonnement, il s'en suit qu'elle est moins durable et que la femme est plus sujette à l'inconstance. »

C'est là un assez joli petit morceau de littérature, non ? Une enfant dont les impressions ne sont pas accompagnées par le raisonnement. Voilà comment M. Larousse définit les femmes en 1870. En 1900, une femme est un petit coï qui ne peut pas circuler dans le monde sans une étiquette portant le nom d'un homme.

Une femme n'existe dans la société qu'en fonction d'un homme, auquel elle doit obéissance et fidélité. En échange de quoi l'homme lui apporte non seulement le vivre et le couvert, mais sa protection.

Car il y a alors entre hommes et femmes une sorte de contrat tacite, et parfaitement régulier. Un contrat analogue à celui qui lie

aujourd'hui les parents et les enfants. Les enfants doivent aller en classe, se coucher à neuf heures, obéir.

Quand un père a des soucis d'argent, il n'en fait pas porter le poids à ses enfants. Quand il y a un danger qui les menace, il s'interpose entre eux et le danger, il emploie toutes ses forces à l'écartier. Le rôle de l'homme auprès de la femme était sensiblement le même.

LES MEFAITS DE LA CIVILISATION

Or ce n'est pas nous qui avons changé tout cela. C'est la civilisation mécanique qui s'en est en grande partie chargée.

De quoi un homme peut-il protéger une femme aujourd'hui ? La guerre, nous en avons fait la cruelle expérience, n'est plus une aventure qui se joue entre hommes, les armes à la main. Et les armes elles-mêmes ont changé. Elles ont été rendues inoffensives, elles ont été rendues inopérables. Et quand il s'agit de la recevoir sur la tête, aucun homme ne peut s'interposer, en admettant qu'il en ait envie.

Dans la vie quotidienne ? Pour conduire une voiture à chevaux il fallait de la force. Pour conduire une voiture, il n'en faut guère. Pour faire du feu, pour avoir de la lumière, de la chaleur, pour manier la charrue, il fallait de la force. Pour tourner un bouton, pour mener un tracteur, il n'en faut plus. Il fallait des poings, une force de débrayage contre un agresseur, un agresseur qui avait un revolver est efficace.

Pour s'aggraver sa vie ? Quelles sont les professions qui exigent aujourd'hui des vertus essentiellement masculines ? Il reste les bûcherons, les pompiers, les charbonniers... les démineurs.

En quelles circonstances les femmes doivent-elles obligatoirement avoir recours aux hommes ? Même pas pour avoir des enfants,

(Suite page 81.)

FRANÇOISE GIROUD fait le point et classe les FEMMES D'AUJOURD'HUI

(Suite de la page 29.)

semble-t-il : depuis que la parthénogénèse a été réalisée par Jean Rostand sur des grenouilles, les savants peuvent envisager dans un avenir plus ou moins lointain, pour l'espèce humaine, une situation complètement nouvelle.

Alors, que reste-t-il du vieux contrat qui les liait, de ce vieux contrat qui avait un sens profond, une nécessité vitale ? Il reste une carcasse vide, il reste des conventions. Aujourd'hui la lutte pour la vie ne se mène plus avec des muscles et des armes. Elle se mène avec du caractère.

Et de ce côté-là Dieu sait que les femmes ont toujours été bien pourvues !

Le courage n'est que le corollaire du caractère. Et là aussi la dernière guerre nous a abondamment démontré qu'il n'est pas le privilège d'un sexe ou de l'autre.

La vieille, l'antique notion de protection s'est vidée de son sens parce qu'elle ne repose plus sur des réalités vivantes, concrètes.

Peut-être faut-il le déplorer, d'ailleurs. En tout cas il n'y a pas lieu de pavoiser, car la transition sera douloureuse. Elle l'est déjà. Et toutes les femmes portent en elles, à des degrés divers, la nostalgie de l'homme protecteur...

On ne se défait pas en une ou deux générations de plusieurs siècles d'habitudes de vie et de pensée.

Quand Simone de Beauvoir a publié « Le Deuxième Sexe », elle a reçu des centaines de lettres d'injures, signées aussi bien par des femmes que par des hommes. On peut supprimer Simone de Beauvoir... On peut même la brûler sur la place publique comme on eût fait autrefois d'une hérétique... On a guillotiné pour moins que ça...

Car enfin il était beaucoup moins angoissant de savoir que la terre tourne que d'entrevoir un monde où les femmes feront des enfants sans l'aide de personne et n'accorderont pas plus d'importance aux hommes que les hommes ne leur en accordent.

Mais peut-on nier que sous l'influence des événements l'esprit des femmes n'est plus le même?... Que les femmes se secouent, s'ébrouent, comme des dormeurs qui s'éveillent ?...

TROIS CATEGORIES

Le mieux est, sans doute, comme toujours, de regarder les choses en face, d'admettre que cette évolution collective se répercute sur chacun de nous, et de chercher comment, malgré cette évolution, les femmes peuvent s'insérer harmonieusement dans la société actuelle.

Il faut d'abord, je crois, les diviser en trois grandes catégories.

Première catégorie : celles qui n'ont pas encore été contaminées, qui ne se posent pas de questions, qui s'accommodent très bien de leur fonction d'objet.

Deuxième catégorie : celles qui sont atteintes mais qui ne le savent pas. Elles le sentent confusément. Elles sont mal à l'aise dans leur vie. Elles sont, si j'ose dire, à l'âge ingrat.

Troisième catégorie : celles qui ont pris conscience de la révolution qui s'opère et qui s'y adaptent, chacune selon ses facultés et son tempérament.

Je dirai que les premières marchent toujours avec des béquilles, que les deuxièmes ont perdu leurs béquilles mais vacillent, et que les troisièmes marchent sans béquilles mais cherchent et trouvent leur équilibre.

Les béquilles des premières, ce sont les hommes. Elles continuent à s'appuyer dessus en toute tranquillité. Et pourquoi pas, si elles trouvent des hommes assez solides pour jouer convenablement leur rôle ?

Elles ont une préoccupation : plaire. Un but : se marier. Une occupation essentielle : garder leur mari. Une fonction : mettre des enfants au monde. Si elles sont faites pour ce genre de vie, elles peuvent très bien y réussir et remplir leur place dans la société à condition d'en accepter les servitudes : bien ou mal mariées, elles doivent être fidèles, dociles et se plier aux volontés de leur seigneur et maître. Mais oui. Cela fait partie du contrat.

Les femmes de la deuxième catégorie sont de loin les plus nombreuses.

Elles voudraient être à la fois indépendantes et protégées, libres et en sécurité derrière un homme-bouclier.

Elles voudraient avoir des enfants et ne pas être obligées de s'en occuper.

Elles voudraient travailler, mais pas tous les jours ni toute la journée.

Elles ne savent pas encore que toute vie réussie est le résultat d'un choix et que tout choix est le résultat d'un sacrifice.

En vérité ce n'est pas tout à fait leur faute. D'un côté elles ont été élevées dans l'idée que le mariage est le but suprême que toute

femme doit atteindre le plus tôt possible. De l'autre côté on leur explique qu'elles ont droit à la liberté.

La liberté, neuf femmes sur dix la revendiquent, mais y en a-t-il une sur dix qui sache ce que c'est ?

La seule, la vraie, la grande liberté que les femmes sont en train de conquérir, c'est celle de choisir leur vie, comme un homme choisit son métier.

Je connais des femmes qui sont mariées, qui ne travaillent pas, qui s'occupent exclusivement de leur maison et de leurs enfants, qui sont rigoureusement fidèles et qui sont des femmes libres, et qui le savent. Elles ont choisi ce rôle parce qu'il leur convenait, parce que c'est celui où elles peuvent déployer le meilleur de leurs qualités. Elles y font carrière, comme d'autres dans les affaires ou dans les lettres. Et si le mot « réussite » a un sens, elles ont parfaitement réussi puisqu'elles ont réalisé le plein et juste emploi de leurs dons. Encore faut-il, pour que ces réussites se produisent, qu'une femme sache dans quelle voie elle s'engage.

Vous en connaissez beaucoup, des femmes de médecin qui ne gémissent pas : « Si vous croyez que c'est drôle... Jamais une soirée tranquille... Des repas expédiés en dix minutes... Et il ne voit jamais ses enfants ! » ?

Non madame, ce n'est pas drôle. En épousant un médecin vous vous figuriez sans doute que vous alliez vivre une grande histoire d'amour ? Quelque chose comme Tristan et Yseult, mais qui finirait bien ?

En épousant un médecin, vous avez choisi un métier ; celui de femme de médecin.

Et si vous n'étiez pas faite pour ce métier-là, c'est aussi grave que si votre médecin de mari s'était fait danseur de corde.

Dans cette situation une femme de la première catégorie se résigne, pleure un peu dans le gilet de sa mère et se console en se faisant offrir des chapeaux. Rien à dire. C'est dans l'ordre. C'est la vocation des objets. L'acheteur est plus ou moins aimable, mais il a toujours raison.

Mais une femme de la deuxième catégorie ne peut pas se résigner et on ne la neutralise pas avec des chapeaux... Pour peu qu'elle ait travaillé avant son mariage, elle est perdue... Une femme qui a déjà gagné elle-même de l'argent, qui a passé une période de sa vie sans avoir à rendre de comptes, à solliciter ou à remercier, ou à se justifier d'un achat inutile, c'est une femme qui ne sera plus jamais tout à fait heureuse si elle se retrouve en état de dépendance financière. Surtout si son mari a de la fortune !...

Quand on est pauvre, on est pauvre ensemble. Et c'est souvent le pénible travail des femmes d'équilibrer un petit budget.

Quand on vit dans l'aisance, on est rarement riche ensemble et en tout cas on vit selon le mode d'existence imposé par l'homme.

S'il aime les livres, on aura une belle bibliothèque. Mais s'il préfère la chasse, on aura une collection de fusils.

Il y a des femmes qui ont trompé leur mari pour moins que ça. Mais ce n'est pas une solution ; ce n'est jamais une solution. C'est tout au plus une multiplication de complications.

PROBLEME INTERIEUR

L'erreur que font beaucoup de femmes de cette deuxième catégorie, c'est de croire qu'en changeant d'homme elles élimineront un problème qui est à l'intérieur d'elles-mêmes et qu'elles pourraient résumer ainsi :

« Je ne peux plus vivre en me définissant uniquement par rapport à un homme, en attendant qu'il rentre, qu'il sorte, suspendue à son horaire, à ses goûts. Je ne peux plus dire le matin : « N'oublie pas de me laisser de l'argent ». Et entendre : « Comment ? Encore ? Je ne comprendrai jamais où passe tout l'argent que je te donne. »

« Je ne sais plus vivre en fonction d'un homme, mais je n'ai pas appris, je n'ai pas su, je n'ai pas pu ou je n'ai pas eu le courage de chercher ailleurs que chez un ou plusieurs hommes ma raison de vivre. »

Or, c'est à peu près ce qu'ont fait les femmes de la troisième catégorie, c'est en tout cas vers quoi elles tendent, ce qu'elles réussiront ou que leurs filles réussiront.

Il est juste de dire qu'elles vivent comme des hommes. Mais en employant cette expression, il faut bien savoir ce qu'elle signifie. Vivre comme un homme, ce n'est pas plonger dans le stupre et la débauche, entretenir des danseuses, courir le guilledou. Les hommes devraient d'ailleurs le savoir mieux que personne, qu'ils sont rares ceux qui vivent ainsi.

Vivre comme un homme, c'est au contraire ne pas consacrer toute son existence à des questions sentimentales ou affectives, c'est

(Suite page 85.)

..... CLAUDE KOGAN

(Suite de la page 33)

LE DRAMATIQUE ECHEC A 150 M. DU SOMMET

Nous sommes à 7.150 mètres. Dans le trou que nous avons creusé sous un pont de neige (impossible de monter une tente: le vent l'arracherait immédiatement) nous vivons pliés en deux. Je prépare tant bien que mal un somptueux repas: pécan, porridge, bacon, chocolat émietté dans de la neige battue, biscuits. Vers 5 heures de l'après-midi, le froid est si vif — moins 30° — que nous nous glissons dans nos sacs de couchage. C'est la seule solution et c'est pourtant un danger. Quand on reste trop longtemps allongé au chaud, un engourdissement du corps et du cerveau annihile peu à peu la volonté, et je crois bien qu'on pourrait tout simplement se laisser mourir ainsi. Nous ne disposons que d'une seule gourde que nous remplissons d'eau bouillante et dont nous réchauffons nos duvets, à tour de rôle.

Le 27 octobre nous trouvons dans la même situation. Le vent a encore augmenté, si c'est possible. Nous essayons de sortir: nous tenons à peine debout. Combien de temps allons-nous rester ainsi? Je sens que le froid nous pénètre de plus en plus et je demande combien d'heure nous allons pouvoir tenir. Le 28, nous décidons, en dépit du vent qui ne s'est pas calmé, bien au contraire, de faire une marche de deux heures. Il faut absolument nous redresser — nous

sommes courbatus — et activer notre circulation. Mais c'est déjà l'hiver.

Et le soleil n'apparaît qu'à 9 heures moins le quart. Le ciel est désespérément bleu et le vent souffle, souffle... Nous traversons d'ouest en est la plus grande combe terminale du Cho-Oyu, puis nous nous dirigeons vers un petit couloir qui devrait nous permettre de traverser la muraille rocheuse qui barre toute la face du géant himalayen. Avec le soleil, le vent a redoublé de force. Lambert, qui a perdu ses crampons, veut s'arrêter pour les refixer, mais pendant qu'il se recharge je suis obligée de le tenir par la ceinture pour qu'il ne bascule pas dans le vide. Chaque pas est une épreuve, mais nous sommes en bonne forme. Comme des somnambules, nous avançons même après mètre.

Tout à coup, Raymond regarde sa montre: il est deux heures de l'après-midi. Nous jouons à ce jeu inutile depuis près de cinq heures. Nous faisons un rapide calcul: puisque nous ne sommes encore qu'à 7.700 mètres et que nous faisons 150 mètres à l'heure environ, il nous faudrait au minimum trois heures pour atteindre le sommet et trois heures pour redescendre au camp IV. Certes le terrain, mixte, n'est pas mauvais. L'on cramponne bien sur la pente régulière, mais il faut s'assurer l'un l'autre à cause du vent. On ne peut donc espérer accélérer la cadence. Et c'est dans

la nuit noire que nous devrions effectuer la descente. Ici, et à cette époque, il fait nuit à six heures, il n'y a pas de lune. Comment retrouver, dans l'obscurité, et à travers ce parcours en pente, sans terrasses, le petit couloir et la grande combe? Ce serait folie. Bivouaquer? Mais où? Pas une crevasse où trouver un abri. C'était la mort certaine ou, au mieux, des gelures épouvantables.

Sans me regarder, Lambert me dit, très ému: «Tu sais, je crois que c'est fini. Il faut renoncer.»

J'ai une furieuse envie de pleurer. A quoi sert d'avoir tenu dans une crevasse par moins 30°? Il reste à faire 450 mètres de dénivellation jusqu'au sommet du Cho-Oyu, ce Cho-Oyu qui nous repousse inexorablement. Alors nous sommes redescendus en silence. Durant deux jours, dans notre crevasse, j'ai espéré l'impossible: j'ai voulu attendre que le vent se calme pour tenter un nouvel assaut. Lambert, toujours aussi «mordu», mais moins pueril, accepta de rester encore, jusqu'à ce que je me rende à l'évidence. Le Cho-Oyu ne voulait plus de nous: nous avions sacrifié le succès de notre expédition à la parole donnée aux Autrichiens. Ce n'est qu'en retrouvant nos camarades restés dans les camps inférieurs que je devais prendre conscience que j'étais devenue tout de même «la femme la plus haute du monde».

Propos recueillis par Roberte Pey.

..... MARGARET ET TOWNSEND

(Suite des pages 70-71)

MARGARET

d'ordre esthétique, qui sont grands.

Synthétiquement, ce caractère frappe par son dynamisme et son originalité. Mobile, vive, aimant le mouvement et la fantaisie, la princesse Margaret a un enthousiasme communicatif. La rapidité de son rythme et la richesse de ses idées doivent même quelquefois surprendre. Elle possède sans doute un talent particulier pour les déguisements, le théâtre, et un goût pour la musique, pour la danse et pour l'eau. Elle aime les fêtes, la vie sous toutes ses formes. Sa vivacité, enfin sa fierté, son détachement à l'égard des obligations traditionnelles, ainsi que sa facilité d'adaptation

à de nombreux styles de vie, tout permet de croire qu'elle a spontanément tendance à vouloir réaliser ses buts personnels, même contre tous. Toutefois, il ne faut pas oublier que son émotivité n'est pas maxima. Elle doit donc avoir un besoin de protection. Elle doit même faire à certains moments un retour vers le passé et vers l'enfance: elle aimerait alors s'abandonner avec bonheur à tout ce qui serait pour elle chaleur, affection, tendresse.

TOWNSEND

spiritualise et sublime ce désir. Ses ambitions ne sont pas d'ordre matériel, cependant il en a. Il a le sens de sa valeur per-

sonnelle, et il aime la gloire, l'autorité, le risque.

Synthétiquement, ce caractère frappe par sa force de concentration, son dynamisme contenu, sa maîtrise de soi et sa capacité d'isolement. Il est homme d'action, tout en étant homme de pensée et de cœur. Il aime commander, mais il est peu fait pour les foules, les parades et les mondanités. Il peut être très sévère et dur quand il le faut, malgré son grand cœur. La discipline qu'il sait imposer, il est le premier à savoir la subir. Il a un grand sens du devoir et une noblesse de sentiments naturelle. Il s'adapte mal aux circonstances nouvelles. Enfin, il est capable de souffrir secrètement sans accepter qu'on en parle. R. M.

..... FRANÇOISE GIROUD

(Suite de la page 81)

avoir d'autres joies que de plaire à n'importe qui y compris l'employé du gaz... C'est ne pas prendre une ride pour une catastrophe et un cheveu blanc pour un événement... C'est sentir que l'on est une des petites cellules constructives de la société et pas seulement un animal reproducteur destiné à perpétuer l'espèce. Vivre comme un homme, c'est aussi devenir adulte... Prendre conscience de ses responsabilités vis-à-vis de la société... Vis-à-vis de son pays... Et ne pas voter pour M. Untel parce qu'il a de beaux yeux.

Ce n'est pas facile de vivre comme un homme... Même pour les hommes!

Et il serait absurde de prétendre que ce doit être la règle de toutes les femmes.

D'abord beaucoup d'entre elles n'en ont pas encore envie. Ensuite celles qui sont faites pour cette forme de vie doivent encore rencontrer des hommes assez forts, assez sûrs d'eux, assez virils

en un mot pour ne pas avoir peur de vivre à côté de femmes qui ne comptent pas seulement parce qu'elles portent leur nom.

Ils ne sont pas nombreux. Mais les jeunes hommes, eux, sont de moins en moins coloniaux. Je veux dire qu'ils n'exigent plus des femmes qu'elles soient des pays occupés mais bien des états associés. Certains vont même jusqu'à le souhaiter. Les plus forts. Les plus lucides.

Il y en aura toujours pour nier l'évidence, comme il y en a eu pour déclarer que le chemin de fer n'avait pas d'avenir. Moyennant quoi ceux qui y croyaient se sont enrichis en achetant des actions.

Eh bien! aujourd'hui, c'est la même chose. Il y a des hommes qui ricane et qui rient... Et puis il y a ceux qui achètent des «actions-femmes»... qui spéculent sur les femmes. Et ce sont eux qui gagnent.

J'ai découvert dans un vieux

livre mexicain du XIX^e siècle cette définition:

«De 10 à 15 ans, la femme est un oiseau-mouche.

» De 15 à 20 ans... un oiseau de paradis.

» De 20 à 25 ans... une hirondelle.

» De 25 à 30 ans... une colombe.

» De 30 à 40 ans... une peruche.

» De 40 à 50 ans... une chouette.

» De 50 à 60 ans... un vanneau.

» Et à partir de 60 ans, elle n'est plus ni oiseau, ni femme, ni rien.

Malgré cette chute un peu pessimiste, il pouvait être doux d'être un oiseau. Hélas! Il n'y a plus d'oiseaux! Mais entre l'oiseau d'autrefois et le carnassier de l'avenir, ne reste-t-il pas dans le présent à être enfin, tout simplement, une femme?

Françoise GIROUD.

Pour le Jour Pour la Nuit

...j'ai adopté une seule crème en toutes saisons:

LANOLIN LLL

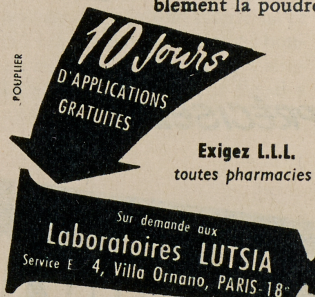
CREAM



je ne crains pas les rides...
LANOLIN LLL préserve votre peau contre l'action excessive de l'air, du froid et du soleil.

j'ai un teint vivant et d'une fraîcheur exquise...
LANOLIN LLL nourrit votre épiderme en profondeur, ses vitamines A lui assurent une régénération permanente.

j'ai une beauté saine et sans artifice...
LANOLIN LLL s'emploie sans autre fond de maquillage et tient admirablement la poudre.



vendue exclusivement en tube
(joindre 2 timbres à 15 Frs pour frais d'envoi)

Pour vos mains: GLYDERM
Pour vos dents: ROSEMAIL